

INTERDEPENDANCE ET COMPLEMENTARITE

Une réflexion sur la solidarité humaine en contexte d'inquiétude devant l'avenir

Bruno-Marie DUFFE

Docteur en Philosophie – Maître de conférences en Ethique sociale

**Secrétaire du Dicastère pour le Service du Développement Humain Intégral
(Vatican)**

Centre Théologique de Meylan

7 Juillet 2020

Propos introductifs

Un grand merci pour l'invitation à venir, ce matin, pour cet anniversaire du Centre Théologique de Meylan, et pour l'Université d'été qui nous réunit. Je suis évidemment sensible à l'évocation que vous avez faite de Mgr Gabriel Matagrín qui fut à la fois pour moi un maître et un père. Je voudrais nommer également d'autres amis rencontrés, dans les années passées, ici et à la Faculté de Théologie de Lyon. Je pense en particulier à mon ami Louis Boisset. Nous sommes riches de nos dialogues et de nos expériences partagées.

Nous vivons dans un monde de l'interdépendance ; sommes-nous prêts à relever le défi de la complémentarité ?

Entre *protection* – personnelle et mutuelle – et *conviction* – dont le sens originel veut dire « vaincre ensemble » – ce que nous avons vécu, en ces jours de pandémie et de crise sanitaire, et que nous devons vraisemblablement vivre encore, dans un avenir plus ou moins proche, donne à notre réflexion sur l'interdépendance et la complémentarité une actualité et une acuité singulières.

A une époque encore très récente, le temps d'une génération, le Pape Jean-Paul II écrivait, dans son Encyclique « *Sollicitudo rei socialis* » (Décembre 1987) :

« *Sur le chemin de la conversion désirée, conduisant à surmonter les obstacles moraux au développement, on peut déjà signaler, comme valeur*

positive et morale, la conscience croissante de l'interdépendance entre les hommes et les nations. Le fait que des hommes et des femmes, en diverses parties du monde, ressentent comme les concernant personnellement les injustices et les violations des droits de l'homme commises dans des pays lointains où ils n'iront sans doute jamais, c'est un autre signe d'une réalité intériorisée dans la conscience, prenant ainsi une connotation morale. » (« Sollicitudo rei socialis », n° 38)

Nous parlons avant tout du « fait » de l'interdépendance, ressentie et comprise comme un système nécessaire de relations intercommunautaires qui s'impose à nous, avec ses composantes économique, culturelle, spirituelle et politique ; une interdépendance élevée au rang de catégorie morale. Quand l'interdépendance est ainsi reconnue et assumée, la posture – intérieure et sociale – qu'elle appelle, dans l'ordre des relations entre les personnes et les groupes, est « la solidarité », pouvons-nous lire dans la même Encyclique. Cette solidarité n'est donc pas réductible à un sentiment de compassion vague ou d'attendrissement superficiel devant les maux subis par tant de personnes, proches ou lointaines. C'est la détermination ferme et persévérante de travailler pour *le bien commun*, c'est-à-dire le bien de tous et de chacun, dans la mesure où « tous, nous vraiment responsables de tous ».

Une telle détermination est fondée sur la considération que le développement intégral est trop souvent entravé par le désir du seul profit et par la soif du pouvoir. Ces attitudes négatives et les « structures de péché » qu'elles engendrent, ne peuvent être vaincues – avec la grâce divine – que par une attitude diamétralement opposée : se dépenser pour le bien du prochain, en étant prêt à « se perdre » pour l'autre , au sens évangélique du terme, c'est-à-dire le *servir* et non l'instrumentaliser et l'opprimer (Mt10, 40 – 42 ; 20, 25 ; Mc 10, 42 – 45 ; Lc 22, 25 – 27).

« La pratique de la solidarité à l'intérieur de toute société est pleinement valable lorsque ses membres se reconnaissent les uns les autres comme des personnes. (...)

La solidarité nous aide à voir « l'autre » – personne, peuple ou nation – non comme un instrument quelconque dont on exploite à peu de frais la capacité de travail et la résistance physique pour l'abandonner quand il ne sert plus, mais comme notre « semblable », une « aide » (Cf. Gn 2, 18 – 20) que l'on doit faire participer, à parité avec nous, au banquet de la vie auquel tous les hommes sont

également invités par Dieu. D'où l'importance de réveiller la conscience religieuse des hommes et des peuples. » (« Sollicitudo rei socialis », n° 39).

Vous pardonnerez cette trop longue citation, placée comme en exergue de notre réflexion. Elle avait pour fonction d'introduire aux tensions, voire aux contradictions qui sont devant nous, aujourd'hui, quand nous envisageons cette problématique complexe de l'interdépendance et de la complémentarité.

I. L'interdépendance s'impose à nous

Elle s'impose à nous comme une réalité économique, sociale et, à certains égards, politique. Lorsque Jean-Paul II écrivait les lignes que nous venons de citer, nous étions à la fin des années 1980, dans l'euphorie de la mondialisation – qu'on a également appelée, dans le monde anglo-saxon, la « globalisation ». Nous étions, par ailleurs, à la veille de la chute du mur de Berlin. Quelque chose nous dit que, trente ans plus tard, l'euphorie est retombée, même si la technologie et ce que le Pape François nomme « le paradigme technocratique » du développement demeurent comme des références constantes, pour le meilleur mais également pour le pire.

L'interdépendance s'impose à nous, sur le plan moral. Celui qui est au loin nous est devenu proche, tandis que fréquemment celui qui est notre proche nous devient plus lointain... Ce n'est pas le moindre des paradoxes, qui traverse notre existence quotidienne et qui est amplifié par la rapidité extrême et l'abondance exponentielle de l'information. Ce qui se passe là-bas est déjà là, sur nos écrans, l'écran de notre ordinateur ou de notre smartphone (cet « écran noir de nos nuits blanches » que chantait naguère Claude Nougaro).

Cette interdépendance est donc un fait, qu'on le veuille ou non. On peut vouloir y résister avec les mouvements protectionnistes ou les populismes qui voient en l'autre, l'étranger, le responsable de tous nos maux... Nous aurons à faire avec la pluralité et à vivre le pluralisme qui est la condition même de notre démocratie...

Car cette interdépendance suscite en nous un changement de regard, une conversion, du moins si nous voulons la vivre dans la confiance. La solidarité dont il est question – comme « réponse » à l'interdépendance « de fait » et comme défi de la reconnaissance mutuelle – présuppose la liberté de la rencontre, ce « pas » ou ce « passage » vers l'autre. Refus de la réduction de l'autre à n'être

qu'un producteur, pour notre profit ou notre pouvoir (d'achat)... Rencontre avec l'autre, considéré comme « promesse », « aide », « semblable », « frère ».

Cette conversion à un monde commun va interroger profondément notre individualisme, personnel et collectif, en nous décentrant de notre égo et en appelant à promouvoir un nouveau « nous ».

II. Pour approfondir les enjeux de ce défi du lien entre interdépendance et complémentarité, j'aimerais proposer quatre points d'attention.

- 1. De l'interdépendance à la complémentarité : une nouvelle approche de l'autre et des autres, sur fond de redécouverte de la vulnérabilité et de la limite**
- 2. Penser la complémentarité comme une chance : « la symphonie inachevée » de la Création et des talents.**
- 3. D'un individualisme autocentré à la culture de la rencontre qui nous révèle l'un à l'autre**
- 4. Le « développement humain intégral » : une conversion à la joie de la complémentarité.**

- 1. De l'interdépendance à la complémentarité : une nouvelle approche de l'autre et des autres, sur fond de redécouverte de la vulnérabilité et de la limite.**

On perçoit assez clairement ce qui distingue l'interdépendance, qui repose sur le besoin : « J'ai besoin de toi ; tu as besoin de moi », et la complémentarité qui pourrait être comprise comme la joie d'être ensemble ou plus encore la découverte des capacités et des compétences spécifiques de l'autre. On passe alors du caractère objectif de l'interdépendance au caractère subjectif d'une relation de reconnaissance. J'ai besoin d'une équipe soignante qui va me prendre en charge au moment où je suis malade ou blessé. L'équipe soignante a elle-même besoin d'appuis et de moyens pour offrir des soins dans de bonnes conditions ; elle dépend donc des choix et du budget alloué à la santé par une région, un gouvernement ou un Etat, eux-mêmes en interdépendance et en relation de subsidiarité, c'est-à-dire de partage de responsabilité. Le passage de l'objectivité du besoin à la subjectivité de la reconnaissance peut être définie

comme ce qui fait grandir en nous l'humanité, communauté et complémentarité.

Le caractère « objectif » de l'interdépendance se retrouve au niveau international, entre pays dits « développés » et pays dits « en développement », sachant que les ressources naturelles et humaines de ces derniers sont elles-mêmes exploitées par les pays développés, afin d'assurer leur propre enrichissement qui n'est pas toujours pensé comme un co-développement ou un accès des plus pauvres aux fruits du développement.

On l'aura compris : l'interdépendance peut demeurer une dépendance et entretenir la pauvreté. C'est la considération de la complémentarité des richesses et des aspirations qui ouvre l'horizon de la solidarité humaine.

J'aimerais ajouter un troisième considérant, sans doute un peu plus subtil : il s'agit de l'interdépendance au sein de l'Eglise et entre les Eglises. Subtil en ce que chaque réalité ecclésiale a sa propre histoire et sa manière propre de concevoir le rapport entre les composantes de la communauté locale aussi bien que le rapport œcuménique aux autres Eglises. On le perçoit et il importe de le comprendre : la tentation du repli est partout présente. Elle est inspirée par la peur de la différence ou l'inquiétude de disparaître devant l'autre ou devant d'autres... On pourra donc avoir une interdépendance subie ou une complémentarité vécue comme une chance. Même si nous affirmons que nous nous apportons beaucoup, penser que nous « sommes riches ensemble » - et non pas isolément – demeure un défi. Ce qui se joue en effet dans le passage de l'interdépendance – le « supportez-vous les uns les autres avec patience » de Saint Paul – à la complémentarité délicate et heureuse, c'est la prise en compte que l'autre est un messenger et qu'il m'apporte ce que je ne peux connaître sans lui, sans elle. L'expérience ecclésiale de « *Diaconia 2013* » nous a permis, au sein de certains diocèses, d'écouter la parole des plus pauvres et de nous en nourrir. Il n'est jamais simple de se trouver à la table du dialogue avec des personnes qui ont des approches, des histoires et des sensibilités très différentes. Les expériences de la réalité communautaire peuvent être marquées par des traversées douloureuses. La patience de l'écoute est aussi un défi pastoral. Elle requiert ce que nous nommons, dans la Doctrine sociale de l'Eglise, l'option première *pour et avec* les pauvres. Les deux petits mots sont ici déterminants, comme l'a souligné Paul Ricoeur, dans sa définition de la « visée éthique ». Etre « *avec et pour l'autre* » définit l'estime de l'autre qui est aussi une estime de soi-même car, chacun, nous avons besoin d'être considéré par l'autre.

Interdépendance et complémentarité : besoin mutuel et mutuelle hospitalité sont à vivre sur fond de vulnérabilité et de limite. C'est de toute évidence ce que nous apprend la terrible expérience de la pandémie du Covid-19, cette crise que nous n'avons pas prévue et qui se cachait derrière nos autres crises, écologique, économique, sociale et morale. En détruisant, de manière systématique, les écosystèmes qui permettent un équilibre et une cohabitation entre les organismes : les virus avec les animaux, les insectes avec la terre et l'air, nous nous sommes fragilisés nous-mêmes. Et nous poursuivons cette destruction en voulant continuer des cultures et des productions intensives qui fragilisent tous les vivants. A ne pas penser la limite, la limite s'impose à nous.

Que veut dire, dès lors, penser et vivre la complémentarité sur fond de vulnérabilité ? On pourra dire que l'obligation de suspendre nos activités nous a fait redécouvrir l'importance et le caractère vital de certains liens et de certaines activités : on pense ici aux « circuits courts » de production et de distribution des denrées alimentaires ou de certains services. La vulnérabilité, vécue au jour le jour, c'est à la fois l'inquiétude et la solitude. La complémentarité, c'est la sollicitude, c'est-à-dire l'attention au voisin, au proche, à celui qui est à l'étage du dessus ou du dessous, dans notre quartier, dans sa ferme isolée, dans la rue.

Nous parlons ici de vulnérabilité physique mais également de la vulnérabilité sociale et relationnelle. Il s'agit, dans la visée de la complémentarité, d'apprendre ou de réapprendre, jour après jour, à vivre ensemble. Cela est vrai pour les humains comme avec les autres vivants.

Avouons-le, nous avons oublié et parfois méprisé les limites. Notre modèle de développement inspire une démarche où priment et s'imposent l'illimité et la « toute puissance ». Certains peinent à comprendre que nous n'avons pas encore un vaccin pour maîtriser l'épidémie. D'autres avaient pensé que nous n'avions pas besoin de masques parce les épidémies appartiennent au passé ou à quelques pays lointains. Cette redécouverte de la limite et, avec elle, de la fragilité, dans un temps où les microbes jouent des frontières que nous avons ouvertes, modifie considérablement notre optimisme et notre complexe de supériorité, plus ou moins consciente, de sujet cartésien, « maître et possesseur de la nature »... Il importe désormais de repenser que la beauté de la Création et des êtres, tout comme nos capacités à connaître et nos savoir-faire sont frappés au sceau de la limite, c'est-à-dire, finalement, de la mortalité.

En quoi cette expérience colore-t-elle notre réflexion sur la complémentarité ? Sans doute essentiellement en ce que la complémentarité

est un atout pour l'avenir de la vie. C'est vrai quand on considère la biodiversité ; c'est vrai en ce qui concerne la relation entre les humains eux-mêmes. C'est vrai aussi au sein de nos communautés sociales. Nous portons « un trésor dans des vases d'argile ». La délicatesse et l'attention s'imposent car l'avenir de la vie est entre nos mains.

2. Penser la complémentarité comme une chance : la « symphonie inachevée » de la Création et des talents

Avec ma première série de réflexions par laquelle j'ai tenté de relier, dans le contexte que nous vivons, l'interdépendance, la solidarité et la complémentarité, peut-être avez-vous pensé à la symbolique hautement significative du corps, telle qu'elle est présentée dans la Première Lettre de Saint Paul aux Corinthiens, au chapitre 12.

« Le corps est un et pourtant il a plusieurs membres : mais tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps. Ainsi en est-il du Christ. » (1 Cor. 12,12)

On remarquera – et ce n'est pas un hasard – que cette réflexion sur la diversité et l'unité entre les membres du corps, suit, dans cette Première Lettre aux Corinthiens, la réflexion de Paul sur les dons de l'Esprit (les « *karismata* » qui ont donné le mot « *charisme(s)* ») et est suivie par ce qu'il est convenu de nommer l'Hymne à l'Amour. Comme on le sait, le terme grec pour « le corps » est *soma*. Quant au terme « *agapè* », nous le traduisons par « amour de prédilection » ou « affection ». On peut dire qu'on a là, dans le lien qui peut être établi entre les trois termes majeurs de la théologie paulinienne du lien,, le paradigme de la complémentarité. Cette matrice de la pensée met en lien l'amour du Père manifesté en son Fils Jésus, les dons déposés en chacun par l'Esprit et le corps formé par la communauté dont la croissance se déploie grâce à l'amour fraternel.

Appliqué à Dieu, le terme « *agapè* » désigne primordialement ici l'amour de prédilection du Père pour le Fils, désigné, lors du Baptême de Jésus, comme le « *bien-aimé du Père* » (*agapètos Theou*) (Mc 1,11).

Cet excursus par le lexique paulinien est évidemment bien plus qu'un simple exercice philologique ou sémantique. Il met en lumière que la complémentarité

est un don et que la considération de cette richesse partagée – quand elle est partagée – est une manière de vivre entre nous l’agapè : l’expérience heureuse de la joie de « vivre ensemble et d’être unis », pour reprendre ici l’expression du psalmiste au sujet de la vie communautaire).

Nous devons reconnaître qu’il nous est parfois difficile de recevoir et de reconnaître les charismes de nos frères et de nos sœurs, comme un don de l’Esprit. Cette reconnaissance bat en brèche les logiques de pouvoir et la caractéristique centrale de notre culture individualiste : *l’autoréférentialité*. Dans ses *Essais sur l’individualisme* (1983), Louis Dumont (EHES 1970 – 1980) distinguait la configuration propre aux sociétés dites « *holistes* » où chacun a une place et un rôle que personne ne peut remplacer – ce qui est évidemment exigeant mais gratifiant – et la configuration « *individualiste* » dans laquelle le centre de gravité est placé dans l’individu singulier, lequel tente de trouver sa place dans une société d’individus. Chacun étant considéré, dans l’individualisme, comme une entité propre, à la différence des sociétés holistes dans lesquelles « *le tout* » est dans le maintien de l’« *entre nous* ». Le primat du lien fonde une solidarité forte entre les membres du groupe et aide à résister à ceux qui veulent acheter ce lien pour s’approprier la terre et les biens communautaires. On pense ici à ce qui se passe en Amazonie ou dans certaines régions d’Afrique où, pour mettre la main sur le bois ou sur les ressources minières, on détruit, de manière systématique les communautés locales, par les moyens de l’argent, du contrôle et parfois de la main mise sur les personnes elles-mêmes.

On pourra étendre cette pensée de la complémentarité à la considération des formes de vie, caractéristique de ce que nous nommons, dans notre mémoire de croyants, la Création. Le poème de la Genèse souligne à la fois la hiérarchie et la continuité entre les êtres. Il nous invite à penser une mutualité des êtres et des règles du vivant. Ceci nous permet de comprendre le rôle central du chapitre de « *Laudato si* » consacré à une approche contemplative de la Création et du vivant, laquelle se révèle déterminante pour comprendre ce que veut l’expression « *écologie intégrale* ». Evidemment plus exigeante qu’une simple correction des dérives abusives agressives de nos activités industrielles, placées sous le signe de la productivité et du « toujours plus », qui épuise les ressources et les hommes, il s’agit d’une pensée sur les conditions d’avenir de la communauté entre les êtres. Voici ce que nous lisons dans le deuxième chapitre de l’Encyclique « *Laudato si* », « *L’Evangile de la Création* » :

« Les récits de la Création, dans le Livre de la Genèse, contiennent, dans le langage symbolique et narratif, de profonds enseignements sur l'existence humaine et sur sa réalité historique. Ces vérités suggèrent que l'existence humaine repose sur trois relations fondamentalement liées : la relation à Dieu, avec le prochain et avec la terre. Selon la Bible, les trois relations vitales ont été comprises, non seulement à l'extérieur mais aussi à l'intérieur de nous » (Laudato si n° 66).

La mise en perspective, qui vient ensuite, des deux premiers chapitres du Livre de la Genèse donne à la vocation et à l'activité humaine sa signification à la fois morale et spirituelle.

« Alors que cultiver signifie labourer, défricher ou travailler, « garder » signifie protéger, sauvegarder, préserver, soigner, surveiller. Cela implique une relation de réciprocité responsable entre l'être humain et la nature. » (Laudato si n° 67)

Même si cette thématique du lien entre « produire » et « protéger » apparaît chaque jour plus centrale, on s'en tiendra, à son enseigne, à trois conséquences pour notre problématique de la complémentarité comme « chance ».

- *Voulue par Dieu, chaque créature participe à la création, considérée comme ensemble et elle permet aux autres de vivre et de se déployer.*
- *La protection de la Création n'entraîne pas nécessairement un retrait de l'homme et de la femme de l'activité créatrice (et pro-créatrice) mais une responsabilité spécifique pour la sauvegarde de la dignité du vivant.*
- *Il s'agit à la fois de continuer l'œuvre du Créateur et de la « main-tenir » et de la soigner : ce « prendre soin » qui a, en ces temps, une acception renouvelée et forte.*

Parler de « chance », c'est parler d'une harmonie entre les créatures qui s'appellent l'une l'autre. Cette manière de parler trouve sa signification théologique ultime dans la réconciliation de toutes choses dans le Christ. Ainsi lisons-nous au chapitre 21 de l'Apocalypse de Saint Jean, qu'en Lui « tout est réconcilié, dans le ciel et sur la terre » et que « la terre nouvelle et les cieux nouveaux s'ouvrent à lui », dans l'au-delà de toute souffrance et de toute incompréhension.

3. De l'individualisme « autocentré » à la « culture de la rencontre » qui nous révèle l'un à l'autre.

En insistant sur la représentation étriquée de l'individualisme moderne, nous avons un peu mieux perçu en quoi l'option fondamentale de la complémentarité, entendue comme un regard, nous situe dans la dynamique pacifique mais vigilante de la rencontre.

La « *culture de la rencontre* » est fondamentalement une « sortie de soi », pour recevoir le message de l'autre. Elle requiert une attention sensible dans laquelle se mêlent l'intelligence du savoir et l'intelligence du cœur. Elle engage un travail de compréhension qui est un « *ajustement* » à la réalité dans laquelle nous nous trouvons, ainsi que le soulignait la philosophe Hannah Arendt. Comprendre, c'est en effet s'ajuster à l'autre et revisiter, comme en retour, notre propre identité et de notre mémoire propre. Car l'autre nous sollicite dans ce que nous sommes et dans ce que nous croyons. Maurice Bellet soulignait la nécessité, pour écouter l'autre, de ne pas trop vite penser que l'on sait ou que l'on comprend qui il est et ce qu'il pense. La rencontre compréhensive est une patience. Car l'autre reste toujours l'autre, comme aimait à le dire Emmanuel Lévinas. Dans cette écoute qui est une hospitalité, nous recevons ce que nous n'avons jamais entendu et nous revisitons notre propre mémoire, grâce à ce jeu mystérieux de l'écho que produit l'écoute. Il ne s'agit donc pas de devenir amazonien en écoutant les communautés d'Amazonie mais de devenir qui nous sommes grâce à l'autre qu'il nous est donné de découvrir et de recevoir. Les amazoniens que nous avons reçu à Rome, en amont du Synode consacré à leur terre et à leurs communautés, nous ont, à cet égard, transmis un message qui ne peut nous laisser indifférents, lorsqu'ils nous ont dit : « Chez nous, on commence avec le silence. Dans le silence, la terre et le vent nous parlent ».

Parler de rencontre, dans notre réflexion sur la complémentarité, dans la société comme dans nos Eglises, c'est s'inscrire dans un temps et, plus encore, dans une temporalité à la fois patiente et bienveillante. Non pour épouser nécessairement toutes les affirmations de l'autre mais pour accueillir le moment favorable (« *kairos* ») de notre co-humanité, de notre communauté. Nous croisons ici certaines réflexions constitutives de la première Exhortation apostolique du Pape François, « *Evangelii Gaudium* » (Novembre 2013).

« *Le temps est supérieur à l'espace* » ; « *La réalité (la personne) est plus importante que l'idée* » (« *Evangelii gaudium* n° 222 et 231).

Il s'agit donc moins d'organiser et de gérer une administration – même si évidemment nous avons besoin de repères et de méthodes – que de vivre une croisée des chemins et de permettre la participation de chaque membre du corps. Il s'agit moins d'affirmer une idée – fût-ce la belle idée de la solidarité – que de considérer chaque personne et chaque histoire singulière. Considérer est ici à entendre dans son sens originel : « s'asseoir avec ». Prendre le temps de s'asseoir et de recevoir le récit d'un chemin parcouru, toujours entre inquiétude et espérance.

J'insiste pour préciser que la rencontre n'est pas l'indistinction ou la confusion mais le dialogue. L'exigence du dialogue consiste à permettre que la parole (le « Logos ») ait lieu. Il s'agit de laisser parler la Parole. Le Pape Benoît XVI aimait à dire que « le Logos qui s'offre à nous fait de nous des êtres en dialogue ».

Dans la pratique de « l'écologie intégrale », le dialogue apparaît comme le cœur de la réflexion et de l'action : dialogue entre les disciplines, qui rompt avec la segmentation des savoirs ; dialogue entre les expériences qui s'éclairent l'une l'autre ; dialogue entre les générations, présentes, passées et futures, qui s'enrichissent de leurs héritages et de leurs découvertes. La rencontre active et réactive sans cesse les mémoires. Elle est un anamnèse : une expérience qui permet de ne pas tomber dans l'oubli ou dans l'indifférence.

4. Le « développement humain intégral » : une conversion à la joie de la complémentarité

Il se joue, dans la complémentarité, et dans l'écoute qui lui est inhérente, un renouvellement de la communauté qui n'est pas sans nous relier avec la « première communauté », telle que la décrit le Chapitre 2 du Livre des Actes des Apôtres :

« Ils se montraient assidus à l'enseignement des apôtres, fidèle à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières... Tous les croyants mettaient tout en commun... » (Act. 2, 42 – 44)

Même si les biens évoqués sont qualifiés : il s'agit des propriétés qui sont désormais partagées pour assumer les besoins des frères et sœurs, on peut, sans trahir le texte, évoquer également les biens immatériels et spirituels que sont les dons de l'Esprit, les talents et les expériences des uns et des autres.

Pensé à partir de « l'écologie intégrale » - qui met en lumière que chaque être a besoin de chaque être pour déployer ses capacités, le développement humain intégral souligne que nous sommes objectivement solidaires et que cette complémentarité de fait appelle chacun à vivre sa vocation : l'appel à devenir ce qu'il est et ce qu'il porte en lui de bon.

« Humain » veut dire la croissance et l'expression de l'humanité de chacun et de chacune d'entre nous : les composantes et les espoirs de notre humanité, les dimensions affective, économique, culturelle, citoyenne et spirituelle. Le développement est « humain » quand il permet un déploiement et une mise en perspective de ses dimensions.

« Intégral » veut dire « en harmonie » avec la Création, la terre et l'environnement, les autres et soi-même. C'est un enjeu majeur de parvenir à penser la santé dans cette visée d'intégralité – et non de manière sectorielle ou en fonction de savoirs spécialisés et séparés. C'est un enjeu tout aussi essentiel que de penser la paix, à la lumière cette intégralité qui en appelle à la réconciliation entre les acteurs des conflits. C'est enfin une visée très forte que de penser et vivre la communauté ecclésiale comme le lieu de l'appel et de la célébration de la fraternité, simple, sobre et heureuse.

On pourra risquer une représentation schématique de ces considérations en posant les quatre points cardinaux suivants :

Au nord : la référence à la symphonie inachevée de la Création et la contemplation du créé, modelé par les mains du Dieu d'amour

Au sud : la conversion de l'individualisme à la rencontre

A l'ouest : la tension entre interdépendance et complémentarité

A l'est : le développement humain intégral comme joie partagée

Entre chacun de ces ancrages, on peut définir une dynamique de la Parole et de la Promesse qui met en synergie le reçu et le donné, la rencontre et l'espérance.

Pour donner un horizon à ce propos ...

On pourra s'interroger : pourquoi cette thématique de la complémentarité, déclinée en termes de rencontre, de dialogue et de communauté, a-t-elle une place aussi centrale dans nos approches sociales et ecclésiales contemporaines?

La réponse théologique à cette interrogation est sans doute à trouver dans la référence ultime à la figure trinitaire qui est au cœur de notre acte de foi et qui ponctue l'Encyclique « Laudato si » :

« Pour les chrétiens, croire en un Dieu qui est un et communion trinitaire, incite à penser que toute la réalité contient en son sein une marque proprement trinitaire (...). Les personnes divines sont des relations subsistantes, et le monde, créé selon le modèle divin, est un tissu de relations. Les créatures tendent vers Dieu et c'est le propre de tout être vivant de tendre à son tour vers autre choses, de telle manière qu'au sein de l'univers, nous pouvons trouver d'innombrables relations constantes qui s'entrelacent secrètement. Cela nous invite non seulement à admirer les connexions multiples qui existent entre les créatures, mais encore à découvrir une clé de notre propre épanouissement(...). Tout est lié, et cela nous invite à mûrir une spiritualité de la solidarité globale qui jaillit du mystère de la Trinité. » (« Laudato si », n° 239, 240).